

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un cas étrange

François Ricard

Volume 22, numéro 2 (128), mars-avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1980). Un cas étrange. *Liberté*, 22(2), 15–20.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un cas étrange

FRANÇOIS RICARD

L'un des phénomènes les plus intéressants et les plus révélateurs de la dernière année politique au Québec, phénomène qui a pris depuis quelques mois une ampleur pour le moins étrange, c'est le comportement d'une fraction importante de l'« intelligentsia » face au P.Q. Pas une semaine ne passe, en effet, sans que paraisse quelque part — généralement dans *Le Devoir*, repaire par excellence du moindre penseur — un article, une déclaration, une étude dite sérieuse ou quelque tartine, fruit des cogitations tantôt d'un sociologue, tantôt d'un politicologue, parfois d'un écrivain, plus rarement d'un simple laïc, dénôçant soit violemment soit scientifiquement le P.Q., qui aurait, se plaît-on à répéter, perdu contact avec sa base, endormi ses militants, laissé se corrompre la Doctrine, se refroidir les ardeurs de naguère et s'éteindre cette belle passion qui le rendait héroïque dans l'opposition, bref, qui ne serait plus le beau parti, la belle expression des revendications nationales qu'il a été dans sa période épique, c'est-à-dire durant ses années de vaches maigres. En un mot, si l'on en croit tous ces fins analystes et ces vieux routiers déçus, le P.Q. est bel et bien fini, il a perdu tout intérêt aux yeux des « purs de purs », des « vrais de vrais » nationalistes.

L'exemple le plus frappant en a été donné récemment par monsieur Pierre Vallières qui, comme chacun sait, a beaucoup souffert pour la cause et l'incarne donc de la manière la plus pure et la plus pathétique. Monsieur Vallières, donc,

après avoir consacré sa vie et sa plume à la libération nationale, conseille tout bonnement à ses admirateurs, qui pourraient (comprenez-vous ça ?) être tentés de voter *oui* au référendum, de plutôt *s'abstenir*, ce qui, traduit dans le langage clair et réel de notre système électoral, revient à se ranger purement et simplement aux côtés des partisans du *non*.

Comment peut-on en venir là ? Comment des intellectuels (car monsieur Vallières, je le répète, n'est pas le seul), dont le militantisme nationaliste a été pendant si longtemps la principale, sinon l'unique préoccupation, comment ces mêmes intellectuels, au moment où un parti est peut-être sur le point de faire franchir à l'idée qu'ils ont toujours défendue une étape décisive, comment peuvent-ils tout à coup se détourner de ce parti et se mettre à toutes fins pratiques à le combattre ? Il y a là, vraiment, quelque chose d'étrange.

Je veux bien que le P.Q. ne soit plus tout à fait ce qu'il était, je veux bien qu'il ait un peu sacrifié aux *nécessités* prosaïques de la politique au jour le jour, je veux bien qu'il ne soit pas socialiste enragé, mais tout de même, je ne pense pas qu'on puisse sans mentir affirmer que le P.Q. trahit l'idée nationale et qu'il a cessé d'être revendicateur, je ne pense pas qu'on puisse sérieusement croire qu'il soit devenu fédéraliste ou qu'il ait délaissé son projet de libération. C'est donc qu'il y a autre chose pour expliquer le revirement de monsieur Vallières et des autres. Mais quoi donc ?

Loin de moi l'intention de faire croire à quelque tractation infamante. Encore moins de suggérer que monsieur Vallières ait perdu sa foi nationaliste. Au contraire. Je suis sûr que monsieur Vallières, que monsieur Bourgault et que tous ceux qui reprochent au P.Q. sa « tiédeur » ne sont pas, quant à eux, des tièdes. Je suis sûr qu'ils sont profondément, intimement, sincèrement, éperdument et viscéralement nationalistes. Bref, je suis sûr que ce sont, au sens le plus fort et le plus noble du terme, des *purs* et des *durs*, des piliers du nationalisme, qui se feraient volontiers arracher les ongles plutôt que de renier ne serait-ce qu'une seconde leurs convictions inaltérables.

Mais ne serait-ce pas là, justement, le problème ? Je vois pour ma part à cette intransigeance, à cette position « absten-

tionniste », deux explications dont on fera ce qu'on voudra. Et chacune de ces explications, de ces hypothèses plutôt, je l'associerai, pour plus de commodité, à un nom d'écrivain, en les appelant, la première, le « syndrome de Péguy », et la seconde, l'« effet Aquin ».

Le syndrome de Péguy

On connaît la célèbre opposition entre *mystique* et *politique*, qui a tant ravi nos coeurs et nos cerveaux de rhétoriciens, et que nous prenions terriblement au sérieux, à l'instigation d'ailleurs de nos aumôniers scouts qui nous rappelaient constamment à nos devoirs *mystiques* dès que nous étions tentés, pour quelque raison que ce soit, de nous mêler de *politique*, chose qu'ils se réservaient pour leur usage personnel et où ils se débrouillaient du reste fort bien. Il fallait toujours faire attention de ne pas tomber dans la *politique*, qui est sale, et de rester courageusement dans la *mystique*, qui est sans tache.

Longtemps nous y avons cru, préférant Péguy à Jaurès, Rousseau à Stendhal, saint Jean à saint Pierre, Savoranole à Machiavel et Maurice Richard à Gordie Howe. Nous aimions Robespierre avant 1789, les saints martyrs canadiens, Maria Goretti, Dominique Savio, bref, tous les mordus de la *mystique* que la *politique* n'avait pas eus. C'était bien beau, mais c'était de l'angélisme, c'est-à-dire un état avancé du « syndrome de Péguy ».

Mais pourquoi employer le passé, quand ce syndrome, qu'on avait à tort cru éliminé, fait toujours des ravages, dont monsieur Vallières, à moins que je ne me trompe complètement, semble un cas particulièrement troublant. Car monsieur Vallières, lui, n'a jamais confondu les choses, il n'a jamais déchu de la mystique dans la politique, qui sera toujours pour lui une sorte de défiguration de son idéal intouché.

Mais peut-être, au fond, devrions-nous l'en remercier. La postérité, en tout cas, n'y manquera sûrement pas. Car ne remplit-il pas ainsi la mission confiée à tout véritable penseur : la sauvegarde de l'idéal ? Quand tout Sodome pécherait,

un seul juste ne suffirait-il pas à sauver la ville ? Ce juste, Dieu merci, nous l'avons — et même à plusieurs exemplaires.

Je ne cherche pas à dire ici que tous les intellectuels devraient se ranger derrière le P.Q. comme un seul homme. La critique, donc une certaine distance, sera toujours nécessaire. Mais qu'au moins, cette critique en soit une. Qu'elle ne soit pas un simple appel à la « pureté », solution facile et démagogique, une caricature de critique, en vérité, quand le vrai rôle des esprits libres devrait être de chercher constamment la lucidité, non de regretter la perte de quelque passion juvénile et « mystique ». Assez pleuré le beau temps des manifestations et des chante-aôût. La libération nationale, qu'on le veuille ou non, ne sera pas une extase, mais bien un processus politique.

Processus — et ceci nous ramène à notre syndrome — qui décevra toujours monsieur Vallières, pour qui le monde est une sorte de grand jeu scout. C'est pourquoi, quand il aura quatre-vingt-dix ans, on dira de lui : « il a été tenace, jamais il n'a dévié de son idéal ». Et le pire, c'est qu'il le prendra comme un compliment.

L'effet Aquin

Reconnu et décrit pour la première fois par Hubert Aquin, cet « effet » ressemble beaucoup au syndrome de Péguy, dont il n'est peut-être, en somme, que l'une des manifestations les plus frappantes, si bien qu'il pourra nous être utile dans l'étude de l'étrange abstentionnisme vallièrien.

Hubert Aquin, qui s'y connaissait, a évoqué ici même, dans *LIBERTÉ*, il y a de cela quinze ans, ce qu'il considérait comme la clé du bizarre comportement des Patriotes de 1837 : *l'art de la défaite*. Ils se battirent avec un grand courage, disait en substance Aquin, avec un sens de l'honneur exemplaire, avec une abnégation et une bravoure homériques. Ils furent en cela des héros. Mais une idée ne leur était jamais venue : c'est qu'ils puissent gagner la guerre. Aussi, après la bataille de Saint-Denis, s'abstinrent-ils de profiter de leur avantage comme ils l'auraient pu et offrirent-ils à toutes fins pratiques leurs poitrines à l'ennemi plutôt que de devenir ce qui, en

fait, leur était impensable : des vainqueurs. Pour eux, pour quelque secrète conscience au fond d'eux, l'héroïsme n'était grand, n'était vrai et pur que dans la défaite.

De cet épisode, ajoutait Aquin, il nous est resté une vénération quasi instinctive pour les soldats courageux mais vaincus. Nous n'aimons rien tant que les causes perdues et les beaux malheurs. Toute victoire nous paraît suspecte, comme si elle enlevait au vainqueur une partie de sa beauté et de sa qualité d'être, comme si elle le corrompait obscurément.

On aurait pu croire qu'une fois désigné aussi clairement, ce réflexe, conformément à la théorie psychanalytique qui veut qu'un mal nommé soit un mal guéri, disparaîtrait à brève échéance. Or tel ne semble pas être le cas, si l'on en juge du moins par cette attitude face au P.Q. et au référendum dont monsieur Vallières est le spécimen le plus remarquable.

Le parallélisme, en effet, a de quoi troubler, entre le processus observé par Aquin chez les Patriotes, et l'évolution récente d'une fraction de l'intelligentsia québécoise, non moins patriote d'ailleurs. Durant dix ans, quinze ans, ils clament la nécessité de la libération nationale. Pour elle, ils perdent leurs emplois, se font emprisonner, subissent toutes sortes d'ostracismes, souffrent et luttent avec un courage et une loyauté à toute épreuve. Il passent pour des illuminés, pour des pelle-teux de nuages, ils crient dans le désert, et pourtant ils tiennent bon, malgré la faiblesse de leur parti et l'in vraisemblance de leur victoire, ils poursuivent le combat sans relâche. Peu à peu, ils font des gains, leur voix s'impose, ils rallient des partisans de plus en plus nombreux, de toutes parts on leur donne raison, et le P.Q. prend le pouvoir : la victoire, enfin, apparaît possible.

Mais que font-ils alors, eux qu'on considère maintenant comme des précurseurs ? Ceci, qui est le paradoxe même : ils deviennent bougons, ils se mettent à suspecter la victoire éventuelle, ils la dévaluent avant même qu'elle soit acquise. Ils recommandent l'abstention.

Ont-ils peur ? En un sens, oui. Mais ils n'ont pas peur d'être vaincus (ils en ont l'habitude) ; ils ont peur de vaincre

plutôt. Cette victoire, disent-ils, est une fausse victoire, une illusion de victoire, méfions-nous. En réalité, c'est que la victoire les bouleverse, elle n'entre pas dans leurs prévisions, et ils s'en trouvent tout désorientés. Ils n'y avaient pas pensé.

Et je rends ici la parole à Aquin : « Désespérés, les Patriotes l'ont été avec une persévérance aberrante : ils ont fait la guerre, mais jamais on ne pourra leur reprocher d'avoir voulu la victoire à tout prix ! C'est là, sans doute, ce qui explique le style suicidaire de leur art militaire. »

Un cas bien étrange...